

Activités préparatoires

Jean-Michel Arzur

L'enfant, le symptôme... de quel inconscient * ?

Présence du symptôme

L'enfant *présente* un symptôme, c'est-à-dire quelque chose qui échappe à la maîtrise et qui donne consistance à la demande véhiculée par l'Autre parental. Cela produit d'emblée un double niveau, dont il faut tenir compte dans les premiers entretiens. Ce qui est dit du symptôme de l'enfant passe par la parole et donc par l'inconscient des parents. Cela rend d'autant plus difficile l'accès à la subjectivité de l'enfant, qui se contente parfois d'être dit par l'autre. La proximité de l'enfant avec ce statut particulier de *l'infans*, celui qui ne parle pas, qui est d'abord parlé par l'Autre, participe sans doute de la chose. De fait, il est difficile d'envisager qu'il subjective le symptôme dont se plaignent ses parents, c'est-à-dire qu'il le reconnaisse comme un signe de son inconscient. Que les parents y reconnaissent l'existence de l'inconscient chez leur enfant n'est pas non plus une évidence. Lorsque l'enfant parvient à dire quelque chose de son symptôme, il l'appréhende d'abord comme le signe d'un manque à satisfaire la demande de l'autre, le signe d'un manque à être.

Symptôme représentant

La mise en forme du symptôme au travers des dits de l'enfant et des parents fabrique une première représentation du fonctionnement familial et produit souvent un décollement de l'enfant de cet être rejeté auquel son symptôme donne consistance. Le symptôme prend alors « valeur de vérité ¹ ».

Depuis « l'événement Freud ² », on peut supposer que *ça veut dire* quelque chose et ainsi le prendre comme signe d'un sujet. Néanmoins, c'est du fait de l'offre analytique qu'une première liaison entre le symptôme et l'*Unbewusst* s'avère possible. Pas de symptôme de l'inconscient sans le transfert.

« Le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale ³ ». Deux développements

découlent de la thèse générale de la « Note sur l'enfant » que Lacan écrit à Jenny Aubry en 1969 : la première où « le symptôme peut représenter la vérité du couple familial ⁴ » et la seconde lorsque l'enfant « devient l'objet de la mère et n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet ⁵ ».

Première remarque : *le couple familial* remplace *la famille conjugale*, terme emprunté à Durkheim et utilisé par Lacan dès *Les Complexes familiaux* de 1938. Cette substitution nous indique un déplacement qui met l'accent moins sur l'institution familiale que sur la valeur particulière que prend l'enfant dans la consistance de cet ensemble. En effet, la condition pour qu'existent un père et une mère à partir de cet enfant dont le couple familial se dote, c'est d'en prendre soin ⁶. La famille devient donc un ensemble de relations symptomatiques. Mais comment comprendre que Lacan parle de la vérité du *couple familial* ? D'autant que la phrase que j'ai mise en exergue ne parle pas des protagonistes œdipiens. Il y est fait mention du symptôme de l'enfant et de la structure familiale. La question qui se déduit logiquement est la suivante : symptôme de quel inconscient ?

Seconde remarque : Lacan nous indique la double causalité dont l'inconscient de l'enfant sera constitué au travers des deux articulations de sa thèse. La première met en valeur la dimension signifiante du symptôme et fait référence à l'inconscient en tant qu'il est constitué de la chaîne des signifiants de l'Autre. La seconde, lorsque l'enfant *réalise* la présence de l'objet *a* dans le fantasme, met plutôt l'accent sur la valeur de jouissance du symptôme qui n'a pas grand-chose à voir avec l'inconscient en tant que discours de l'Autre.

Je n'évoque pas ici les diverses interprétations de cette seconde articulation en fonction des structures cliniques, pour ne retenir que la double valence du sens du symptôme : symptôme-vérité et symptôme-jouissance. Je vous renvoie à l'article de Freud, « Le sens des symptômes ⁷ », dont Lacan se sert dans sa conférence à Genève, et que j'ai commenté dans un des pré/textes ⁸ aux journées de l'EPFCL. Il me semble que la note à Jenny Aubry illustre cette insertion du symptôme dans le réel à partir de la position particulière de l'enfant. C'est ce qui est à cerner pour chacun et que vise l'intervention de l'analyste. En effet, si l'inconscient se réduisait au discours de l'Autre, quelles promesses de changement pourrait donc tenir la psychanalyse ?

Symptôme réponse

Le symptôme est *en place de répondre*, dit Lacan, qui souligne la dimension d'interprétation inhérente à l'articulation du symptôme. Mais si

« le symptôme est valeur de vérité, la réciproque n'est pas vraie, la valeur de vérité n'est pas un symptôme ⁹ ». Lacan signale ici la limite du déchiffrement, qui n'épuise pas le réel qui le cause. Je vous propose de lire cette question du symptôme-réponse à la lumière d'une deuxième formulation de Lacan que l'on trouve en 1972 dans « L'étourdit » : « Comment l'homme se reproduit-il ? [...] à reproduire la question, c'est la réponse. Ou pour te faire parler, [...] ¹⁰ », ajoute-t-il. Je vous livre ma lecture de ce passage fort complexe.

Dans les deux formules, le dénominateur commun est la réponse qui vient situer la place du sujet. Mais si une partie de la réponse s'articule en termes de signifiants, c'est la place du sujet comme « réponse du réel ¹¹ » qui se dégage. Dans la note à Jenny Aubry, l'enfant comme objet de jouissance vient saturer le manque de l'Autre ; dans « L'étourdit », il hérite de la charge de cette réponse qui porte en elle-même la question. Il me semble que Lacan aborde le problème sur un double registre : côté sujet d'une part, la réponse à apporter à partir de ce qui vient de l'Autre, soit l'interprétation, et, d'autre part, la réponse comme ce qui précisément vient de l'Autre, ce qui résonne dans l'Autre et dont la charge revient à l'enfant. En effet, précise Lacan, « la réponse ne fait question » que pour l'homme, c'est-à-dire « là où il n'y a pas de rapport à supporter la reproduction de la vie ¹² ». La réponse qui, de fait, est à situer au champ de l'Autre est un réel qu'il s'agira de transformer en question. C'est en ce point du non-rapport sexuel que Lacan situe la fonction de l'inconscient articulé, que l'on pourrait envisager comme la mise en forme de la question de la névrose. D'où l'expression « ou pour te faire parler » qui ponctue la formule et qui indique bien ce qui vient en cause.

Symptôme inscription

En 1974, Lacan dit que le petit enfant est « pris [...] dans la langue de ses parents ¹³ », en 1977, il évoque le « bouillon de langage » que l'enfant reçoit de ses « proches parents ¹⁴ ». Il me paraît important de souligner cette relative indétermination des parents comme dans la « Note sur l'enfant », où Lacan parle du couple familial. Cela permet d'éviter, à mon sens, l'écueil d'un partage manichéen entre *lalangue* côté mère et la métaphore côté père. *Lalangue* n'est pas du registre exclusif de la mère, comme l'indique le pluriel des parents. Il ne s'agit pas tant du rapport de l'enfant avec père et mère qui sont des signifiants, que de son rapport avec quelque chose qui se transmet de *lalangue*. Le « dire parental ¹⁵ », le « dire de deux conjoints » ou encore de « deux parlêtres ¹⁶ » vont laisser place au seul terme de *lalangue* dans la conférence de Genève ¹⁷.


L'accent mis par Lacan sur le *deux* des personnes qui parlent à l'enfant ne relève pas du hasard. L'inconscient, dit Lacan, « ne s'enracine pas seulement parce que cet être a appris à parler quand il était enfant, si sa mère a bien voulu en prendre la peine, mais parce qu'il est surgi déjà de deux parlêtres ¹⁸ ». C'est donc l'inconscient de chacun des deux parents qui vient cribler le parlêtre, et le symptôme de l'enfant sera l'inscription au niveau du réel de cette « projection d'inconscient ¹⁹ ». C'est pourquoi Lacan affirme que la famille « soutient [...] la fonction de résidu » et se fait le support de « l'irréductible d'une transmission ²⁰ ». Cela va se préciser dans la conférence à Genève lorsqu'il évoque les « détritiques » laissés par « l'eau du langage », dépôts de jouissance avec lesquels le sujet « va jouer, [et] avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille ²¹ » – c'est-à-dire qu'il aura à les former à son usage.


Si la fiction œdipienne constitue le point d'accroche du sujet dans l'Autre et l'assure de son existence, elle ne fait, en réalité, que recouvrir l'affrontement du sujet à son être de jouissance. De fait, Lacan invite les analystes à décoller de cette « idéologie œdipienne ²² » qui « ne saurait tenir indéfiniment l'affiche ²³ », afin de cerner ce qui se transmet, à savoir une constitution subjective. « La parenté [...] c'est de *lalangue* qu'il s'agit ²⁴ », nous pouvons donc dire que *lalangue* se substitue aux parents mais à la condition de les envisager comme deux parlêtres, voire deux *lalangues* ²⁵.


Conclusion


Comme je l'ai déplié, le symptôme de l'enfant est donc à lire sur plusieurs niveaux. Ce réel auquel l'enfant a affaire est d'abord couvert par ce que Lacan nomme « la barrière des images parentales », c'est-à-dire médiatisé par les histoires de *papa-maman*, soit ce qui dans le couple parental ne fait pas rapport. Cependant, l'écran se déchirera à un moment ou à un autre et le sujet sera bien seul pour faire face à ce qui, pour lui cette fois, reste sans s'inscrire du réel du sexe. Relisez Freud et cette déception qu'il note chez l'enfant ou l'adolescent face aux images parentales et l'effort de recouvrir par le roman familial ce qui se présente toujours comme perte de jouissance, c'est-à-dire castration. C'est en ce point du non-rapport sexuel ignoré par les conjoints eux-mêmes que le sujet convoque le désir des parents pour tenter de rendre compte de son être de réponse. N'est-ce pas cette question de l'amour ou du désamour, de l'union ou de la désunion des parents, qui est pour un temps mais parfois pour toujours inlassablement convoquée par le sujet pour rendre compte du point d'où il s'origine ?

Mots-clés : enfant, symptôme, vérité, structure familiale, lalangue.

*  Texte prononcé lors de la soirée préparatoire aux Journées nationales EPFCL 2018 de Paris « Les symptômes de l'inconscient », le 20 septembre 2018 à Rennes.


1.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, séance du 2 décembre 1971, p. 48.


2.  J. Lacan, « Compte rendu avec interpolation du Séminaire de l'éthique », *Ornicar ?*, Revue du champ freudien, n° 28, Paris, Navarin, janvier 1984, p. 7-18.


3.  J. Lacan, « Note sur l'enfant » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.


4.  *Ibid.*


5.  *Ibid.*


6.  Je fais ici référence à la question d'un « désir qui ne soit pas anonyme » (voir *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 373) et, plus tardivement dans l'enseignement de Lacan, au « soin paternel » (voir J. Lacan, *R.S.I.*, document de l'ALL, p. 63).


7.  S. Freud, « Le sens des symptômes », dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1962.


8.  J.-M. Arzur, « Pré/texte 4 », *Mensuel*, n° 126, EPFCL, octobre 2018, p. 77-79.


9.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, *op. cit.*, séance du 2 décembre 1971, p. 49.


10.  J. Lacan, « L'étourdit » (1972), dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 373.


11.  *Ibid.*, p. 459.


12.  *Ibid.*, p. 456.

13.  J. Lacan, « Le phénomène lacanien » (1974), *Essaim*, n° 35, 2015.


14.  J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, Leçon du 17 mai 1977 », *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, Seuil, 1979, p. 13.

15.  J. Lacan, « L'étourdit » (1972), *art. cit.*, p. 464.


16.  J. Lacan, « Le phénomène lacanien » (1974), *art. cit.*


17.  La conférence de J. Lacan annoncée sous le titre « Le symptôme » fut prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, dans le cadre d'un week-end de travail organisé par la Société suisse de psychanalyse. Elle fut introduite par M. Olivier Flournoy. Elle parut dans *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

Mon idée est que le dire est progressivement réservé au fil des textes de cette période, contemporaine de *R.S.I.*, au dire de nomination et ne recouvre pas la même chose que ce que Lacan définit des effets de *lalangue* à la même époque.

18.  J. Lacan, « Le phénomène lacanien » (1974), *art. cit.*

19.  *Ibid.*

20.  J. Lacan, « Note sur l'enfant » (1969), *art. cit.*, p. 373.

21.  J. Lacan, « Le symptôme », *art. cit.*

22. [↑](#) J. Lacan, « Première version de “La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’École” » (1967), dans *Autres écrits, op. cit.*, « Annexes », p. 587.
23. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 816.
24. [↑](#) J. Lacan, « L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre, Leçon du 17 mai 1977 », art. cit.
25. [↑](#) Précisons qu’il ne s’agit pas de la rencontre de l’enfant avec les signifiants de l’Autre, mais de sa rencontre, avant le capitonnage du langage, avec ce *mode de parler*, soit *lalangue* de l’Autre, c’est-à-dire avec les uns sonores du registre de l’entendu, uns hors chaîne, hors sens, qui constituent la *motérialité* du langage et qui appartiennent au registre du réel.